

La Peau

Après nous avoir laissé *Kaputt*¹ (1944) son journal de la Seconde Guerre Mondiale, qu'il a passée en partie en prison, en partie sur le front Est, du côté des forces de l'Axe, Kurt Suckert, dit Curzio Malaparte², a écrit *La Peau*³ (1949), son journal de la Libération de l'Italie, une épopée vue au sein d'un bataillon de l'armée américaine, depuis Naples jusqu'au sud des Alpes. Dans ces deux ouvrages alternent des scènes d'horreur très crues et des descriptions à la fois grandioses et poétiques.

« [Dans les ruelles du Vieux-Naples, on] n'entendait pas de voix, pas même les pleurs d'un enfant. Un étrange silence pesait sur la ville affamée, imprégnée de l'âcre sueur de la faim, semblable à ce merveilleux silence qui se répand dans la poésie grecque, lorsque la lune se lève lentement sur la mer. Déjà, au bord lointain de l'horizon, la lune se levait, pâle et transparente, pareille à une rose, et le ciel embaumait comme un jardin. Sur le seuil des taudis, les gens levaient la tête pour regarder la rose qui se levait lentement sur la mer. Cette rose brodée sur la couverture de soie bleue du ciel. Dans un coin de la couverture, à gauche, un peu en bas, était brodé un Vésuve jaune et rouge, et en haut, un peu à droite, sur l'ombre douce de l'Île de Capri, étaient brodés en or les mots de la prière, *Ave Maria Stella*. Lorsque le ciel ressemble à son beau dessus-de-lit de soie bleue, brodé comme le manteau de la Vierge, tout Napolitain est heureux : il serait si beau de mourir, en un soir si doux.

[...].

Assis dans la pièce qui donne sur le jardin, nous regardions, dans la nuit, le Vésuve et la surface argentée de la mer, où le vent soulevait les écailles dorées de la lune, les faisant scintiller comme les écailles de poisson.

Une forte odeur de mer, à laquelle se mêlait le souffle clair et frais du jardin [parfumé] par le rêve humide des fleurs et par le frémissement de l'herbe nocturne, entraînait par les baies grandes ouvertes. C'était une odeur rouge et chaude, fleurant l'algue et le crabe, qui dans l'air froid, déjà parcouru par les frissons langoureux du printemps imminent, évoquait l'image d'une tente écarlate ondoyant dans le vent. Je pensais aux oranges que [la prémonition] du printemps commençait à gâter dans les jardins de Sorrente, et j'avais l'impression d'entendre le chant solitaire d'un marin errer tristement sur la mer. L'aube approchait. L'air était si transparent que les veines vertes du ciel se détachaient sur l'azur en dessinant d'étranges arabesques, pareilles aux nervures d'une feuille. Tout le ciel tremblait dans la brise matinale comme une feuille et le chant des oiseaux dans les jardins au-dessous de nous, ce frisson que le pressentiment du jour répand dans les arbres, faisaient une musique douce et triste. L'aube ne surgissait pas à l'horizon, mais du fond de la mer, comme un énorme crabe rose, entre les forêts de coraux pourpres pareils aux bois d'un troupeau de cerfs errant dans les profonds pâturages marins. Le golfe, entre Sorrente et Ischia, était comme une coquille rose ouverte : Capri, pierre lointaine, pâle et nue, jetait un éclat mort de perle.

L'odeur rouge de la mer était peuplée de mille légers murmures, de gazouillis d'oiseaux, de froissements d'ailes : une herbe d'un vert cru poussait sur les vagues de verre. Un nuage blanc montait du cratère du Vésuve, s'éloignant dans le ciel comme un grand voilier. La ville était encore enveloppée dans la brume noire de la nuit : mais déjà de faibles lueurs s'allumaient çà et là au fond des ruelles. C'étaient les petites lampes sacrées, interdites la nuit à cause de la menace des

¹ *Kaputt* (journal écrit d'août 1941 à septembre 1943), Curzio Malaparte, traduction de Juliette Bertrand, Paris, Denoël (Folio), 2011.

² Curzio Malaparte, né à Prato (Toscane, Italie) le 9 juin 1898, mort à Rome le 19 juillet 1957.

³ *La Peau*, Curzio Malaparte, traduction de René Novella, Paris, Denoël (Folio), 2012.

bombardements, et que les fidèles rallumaient au point du jour dans les tabernacles. Les statuettes en cire et en papier mâché, figurant les âmes du Purgatoire, plongées dans un bouquet de flammes comme dans un bouquet de fleurs vermeilles, s'éclairaient soudain aux pieds de la Vierge vêtue de bleu. La lune, maintenant au déclin, versait sur les toits où s'attardait encore la fumée des explosions, son pâle silence. De la ruelle de Sainte-Marie-l'Égyptienne sortait un petit cortège de fillettes vêtues de voiles blancs, un chapelet autour du poignet, un petit livre noir entre leurs mains gantées de blanc. Dans une jeep arrêtée devant une Pro-Station, deux nègres suivaient avec de grands yeux blancs le cortège des communiantes. La Vierge, au fond des tabernacles, luisait comme une goutte de ciel bleu.

Une étoile traversa le firmament, s'éteignit dans les eaux entre Capri et Ischia. C'était en mars, la douce saison où les oranges trop mûres, presque pourries, commencent à tomber des branches avec un bruit doux comme les étoiles des hauts jardins du ciel. Je regardais le Vésuve, tout vert dans la clarté lunaire : et une horreur subtile s'emparait de moi peu à peu. Je n'avais jamais vu le Vésuve d'une couleur aussi étrange : il était vert comme la face décomposée d'un mort. Et il me regardait. »

© Daniel Lamotte, décembre 2013.